

L'étoffe numérique : la banque d'images textiles du Musée des tissus de Lyon

Odile Blanc

enssib, Lyon

Je suis reconnaissante au centre Jaques Cartier ainsi qu'à l'**enssib** de m'avoir conviée à un colloque qui concerne davantage le livre et les ornements du livre que le décor textile. Toutefois, la fabrication des étoffes de soie à Lyon est une activité aussi traditionnelle que l'imprimerie. Et la Banque d'Images Textiles du Musée des tissus présente bien des points communs avec d'autres expériences de ce genre, dans ses outils comme dans ses intentions.

Naissance d'un projet

Le Musée des tissus de Lyon est né dans le contexte des grandes expositions universelles. La première, qui vit le jour à Londres en 1851, fut à l'origine de la création du South Kensington Museum, première ébauche de l'actuel Victoria & Albert Museum, et modèle pour de nombreux projets semblables se proposant de réunir l'art et l'industrie.

A Lyon, c'est en 1864 que les collections d'art décoratif rassemblées par la Chambre de Commerce et d'Industrie s'ouvrent au public, au deuxième étage du palais de la Bourse, dans un lieu nouveau justement nommé Musée d'art et d'industrie. Ce musée devait comprendre une bibliothèque et trois départements : le département de l'art rassemblerait des tableaux, moulages et reproductions ; le département de l'industrie serait réservé aux étoffes ainsi qu'au matériel de fabrication; le département historique conserverait des dessins ou modèles d'anciens maîtres lyonnais.

Ce programme se révéla néanmoins trop vaste et l'on dut rapidement le redéfinir. C'est ici qu'apparaît Edouard Aynard, président de la Chambre de Commerce et véritable fondateur du musée actuel. Sous l'égide de cette personnalité importante de la vie lyonnaise, l'institution se spécialisa dans le textile et prit le nom de Musée Historique des Tissus, inauguré en 1891.

Aujourd'hui l'adjectif historique, désuet et quelque peu redondant s'agissant d'un musée de ce genre, n'est plus guère en usage. Le Musée des tissus demeure propriété de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Lyon, avec cette différence que depuis la dernière guerre, les

professionnels du textile sont moins nombreux et sans doute moins influents parmi les élus de cet établissement.

Les collections se sont constamment enrichies des archives des entreprises de la région Rhône-Alpes comme de collections particulières, en premier lieu celle d'Edouard Aynard ou celles d'autres personnalités lyonnaises tel Amédée Gonin, ou encore celles d'amateurs tels Spitzer, Jean Pozzi, les frères Goncourt, etc.

Ces collections recouvrent en fait toute l'histoire du textile mondial. Les pièces les plus anciennes proviennent de l'Égypte pharaonique, les plus récentes des maisons de soieries travaillant dans la région ou de créateurs contemporains. La maison Hermès donne ainsi au Musée un exemplaire de chacun de ses fameux carrés, et Olivier Lapidus a fait don de la totalité de sa collection hiver 1994-1995, intitulée *Hymne à la soie* et dédiée au savoir faire des soyeux lyonnais.

Il est difficile de chiffrer exactement l'importance du fonds abrité par le Musée. On l'évalue environ à 4 millions de pièces qui se présentent sous des formes et des supports variés. On distingue ainsi des pièces textiles proprement dites, des costumes et divers accessoires allant du Moyen Âge à nos jours, des recueils d'échantillons constitués par les fabricants, parfois accompagnés de livres de patrons ou d'explications techniques, parfois sans aucune référence, des recueils de dessins, d'ornements, des mises en carte déposées sur papier ou calque.

Tous ces documents sont précieux pour l'histoire des techniques textiles et de l'évolution du goût, et seulement un petit nombre d'entre eux sont présentés au public dans les salles d'exposition permanente. Les autres, c'est-à-dire la majorité, sont conservés en réserve et difficiles d'accès pour plusieurs raisons. Les uns tiennent à la fragilité des pièces et aux conditions particulières de la conservation. Les autres à la disponibilité du personnel, dont le nombre est insuffisant pour recevoir beaucoup de monde. Enfin la quantité et la variété même des pièces rendent la connaissance globale du fonds difficile. C'est ainsi qu'on a souvent mis en avant la soierie lyonnaise du XVIII^e à nos jours, alors que le Musée recèle bien d'autres ensembles tout aussi importants.

Face à la demande croissante de consultations des fonds, l'informatisation des collections est vite devenue une évidence, tant pour satisfaire cette demande tout en préservant les originaux de manipulations trop fréquentes, que pour connaître plus rapidement l'état de l'inventaire et coordonner les différents services du Musée en charge de travaux spécifiques : centre de documentation, atelier de restauration, service d'expertise technique, inventaire. On retrouve

donc le souci de conservation et de mise à disposition des collections, ainsi que celui de mieux connaître le patrimoine et son lieu de stockage et de centraliser les informations au sein même du Musée.

C'est dans le cours de l'année 1992 que la Chambre de Commerce et d'Industrie officialise le projet. L'UNITEX, qui regroupe des représentants de la profession textile rhônalpine, s'est associé à l'étude de faisabilité. Le Ministère de la Culture, le Ministère de l'Industrie, le DEFI (comité de développement et de promotion du textile et de l'habillement), et la région Rhône-Alpes, sont également partenaires du projet, qui devient réalité à la fin de cette même année.

Comment ça marche

Chaque pièce qui entre au Musée reçoit un numéro d'inventaire qui permet de relier deux types de données:

Les images numériques, saisies par une caméra digitale DCS 420 Kodak. Cette caméra est reliée à un poste informatique Apple Power Macintosh équipé du logiciel Adobe Photoshop pour corriger les images au vu de l'original. Elle est autonome pour pouvoir réaliser des photos en dehors du site.

Les données textuelles qui contiennent tous les renseignements dont on dispose au sujet du document, saisies au moyen du logiciel Image base-pro d'Orkis, logiciel standard qui a néanmoins nécessité quelques développements supplémentaires pour épouser davantage nos besoins.

En ce qui concerne la répartition des outils, on dispose donc d'un poste de travail pour la saisie numérique (DCS 420 et Apple Power Macintosh), un serveur G3 en 16 millions de couleurs pour stocker les données, relié par réseau Ethernet à dix postes de consultation répartis au sein du Musée.

La recherche dans la base s'effectue au moyen d'un thésaurus, élaboré en interne en utilisant l'inventaire papier qui existait, mais qui s'est surtout constitué au fur et à mesure de la numérisation.

Pour la qualification technique des textiles on a utilisé le vocabulaire du CIETA (Centre International d'Etude des Textiles Anciens), dont le siège est au Musée, vocabulaire que l'on a aménagé car il concerne les textiles anciens c'est-à-dire antérieurs à l'usage de la mécanique

Jacquard, or le Musée possède de nombreuses collections du XIXe très variées et très intéressantes pour la recherche comme pour la création.

Le thésaurus comprend aujourd'hui un peu plus de 2000 mots clés permettant d'indexer le type du document, son origine et sa datation, ses auteurs, sa technique et ses matériaux. Il reste ouvert à toute adjonction ou suppression de termes, au fur et à mesure de l'avancement de la numérisation. Tous les ans il est remis à jour et proposé à nos abonnés ou toute personne désirant l'acquérir sous forme d'édition papier.

Qui consulte et pourquoi

Depuis son ouverture au public en 1994, la Banque d'Images accueille deux grandes catégories de consultants.

D'une part les professionnels (tisseurs, dessinateurs, éditeurs de tissus, décorateurs, fabricants de papiers peints, stylistes) pour qui le patrimoine conservé au Musée est une source d'inspiration, une aide à la création, et qui utilisent la Banque d'Images comme un répertoire de motifs à interpréter ou, plus rarement, à reproduire à l'identique. Ces personnes travaillent en majorité dans l'ameublement, où l'on met en fabrication un tissu pour une durée de quatre ans en moyenne. Le secteur de la mode, soumis à des rythmes saisonniers et des changements parfois radicaux, fournit également des consultants mais d'une manière beaucoup plus irrégulière.

D'autre part les chercheurs pour qui la Banque d'Images est une aide précieuse lors d'une première approche des collections du Musée, mais qui s'avère insuffisante pour appréhender la totalité d'une collection ou d'un genre textile particulier. En effet, si l'exhaustivité a été adoptée pour les pièces textiles anciennes, souvent uniques, il n'en est pas de même pour les nombreux albums d'échantillons à partir de la fin du XVIII^e siècle, qui déclinent souvent le même motif en plusieurs coloris ou plusieurs techniques, et pour lesquels on a du faire une sélection.

Les consultations se font au Musée, sur rendez-vous, avec l'aide du personnel de la Banque d'Images. Elles sont payantes, ainsi que les travaux photographiques demandés, de l'impression couleur à l'agrandissement à l'échelle 1.

Les industriels désirant exploiter un dessin pendant une durée déterminée peuvent le réserver, mention portée sur la fiche du document et qui stipule aux autres visiteurs que ce tissu est déjà utilisé. Ce n'est pas à proprement parler un droit d'exclusivité ou d'exploitation, les collections

du Musée relevant du domaine public, mais un droit de reproduction, de la même façon qu'une reproduction photographique d'une œuvre se trouvant au Louvre, par exemple, est soumise à l'accord de la Réunion des Musées Nationaux.

Les perspectives de développement

Prochainement sera disponible un CDrom contenant les pièces maîtresses du Musée présentées dans le guide des collections édité l'an dernier, ainsi qu'une sélection d'échantillons pour habillement datés des années 20-30 et provenant de la maison Coudurier Fructus Descher, qui a cessé ses activités en 1978 et dont le Musée a acquis les livres d'échantillons, ce qui représente en tout environ 2500 images.

Ce CDrom sera également consultable sur Internet, l'idée étant, à terme, de rendre ainsi accessible le patrimoine du Musée des tissus, ce qui pose toutefois d'importants problèmes de gestion concernant l'utilisation des images, et des craintes, de la part des fabricants, quant au copiage.

En ce qui concerne la notion d'auteur, à la différence d'une œuvre d'art qui est par définition unique, le textile pose des problèmes particuliers, dans la mesure où un décor est reproductible à l'infini lorsqu'on possède le dessin original, ou la mise en carte, ou les cartons.

En théorie, l'auteur d'un tissu est le créateur du dessin, le tissage représentant « seulement » l'étape de fabrication. En pratique les choses sont beaucoup plus complexes.

Aujourd'hui la Banque d'Images propose à la consultation 36000 documents qui présentent des soieries européennes, persanes et d'Asie Mineure depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours, des soieries japonaises et des marques de fabriques de filatures japonaises du début du siècle, des tissus coptes, des dentelles et des broderies, des rubans et des échantillons de fabriques de la région lyonnaise depuis le siècle dernier, des dessins de gilets d'homme du XVIII^e siècle, des archives de maisons célèbres et du dépôt des Prud'hommes, ancêtre de l'INPI.

Si l'on cerne bien les attentes des professionnels et la manière dont ils utilisent, comme une aide à la création, ce nouveau service du Musée, l'usage par les chercheurs se révèle plus difficile à appréhender. Ils sont d'ailleurs peu nombreux à consulter, hormis pour des demandes de reproduction photographique.

Actes du colloque **Vers une nouvelle érudition : numérisation et recherche en histoire du livre**, Rencontres Jacques Cartier, Lyon, décembre 1999.

Un exemple, rare, mérite d'être cité. Il concerne la préparation d'un ouvrage sur les textiles Art déco, conçu comme une bibliothèque visuelle donc abondamment illustré, pour la réalisation duquel l'auteur a consulté de nombreuses archives conservées en divers endroits, à Paris et à Londres. Il a accédé au fonds du Musée des tissus par l'intermédiaire de la Banque d'Images, ce qui lui a permis de faire une sélection rapide des tissus qu'il souhaitait publier, et d'établir des comparaisons immédiates entre les pièces, ce qu'une consultation divisée dans l'espace comme dans le temps rend moins aisé.

Enfin, visualiser rapidement un ensemble important de documents permet non seulement de prendre connaissance du fonds, mais de rapprocher des pièces identiques localisées en divers endroits du Musée, d'identifier les diverses interprétations d'un même dessin, de dégager des ensembles thématiques. La Banque d'Images, il importe de le souligner, est aussi un outil d'inventaire performant profitable au travail en interne sur les collections.